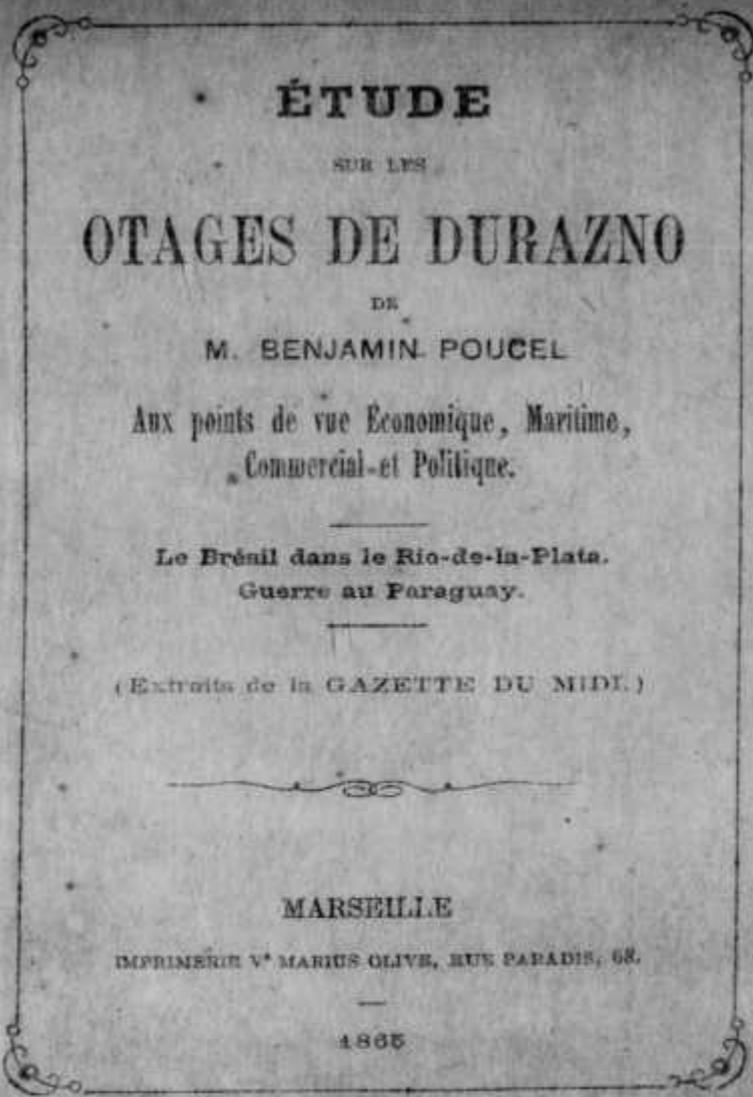


13

XF23



ÉTUDE

SUR LES

OTAGES DE DURAZNO

DE

M. BENJAMIN POUCEL

Aux points de vue Economique, Maritime,
Commercial et Politique.

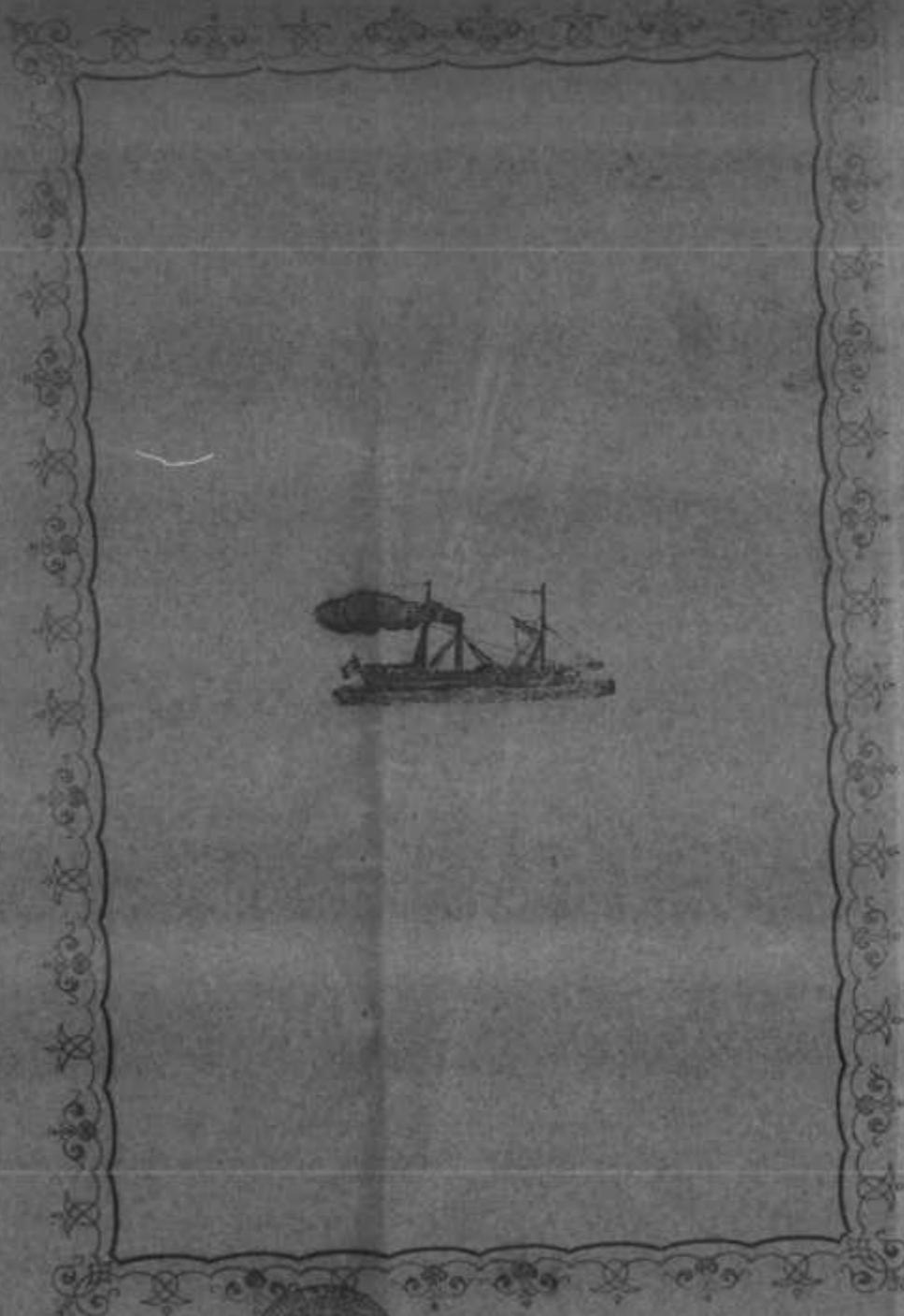
Le Brésil dans le Rio-de-la-Plata.
Guerre au Paraguay.

(Extraits de la GAZETTE DU MIDI.)

MARSEILLE

IMPRIMERIE V^o MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 68.

1865



13

1523

ÉTUDE

sur les

OTAGES DE DURAZNO

DE

M. BENJAMIN. POUCEL

Aux points de vue Economique, Maritime,
Commercial-et Politique.

Le Brénil dans le Rio-de-la-Plata.
Guerre au Paraguay.

(Extrait de la GAZETTE DU MIDI.)

MARSEILLE

IMPRIMERIE V. MARIE OLIVE, RUE PARADIS, 68.

1865

Cup. 405. bl. 25.

ÉTUDE

*Roux (E) of the
Gazette du Midi*

SUR LES

OTAGES DE DURAZNO

DE

M. BENJAMIN POUCEL

Aux points de vue Economique, Maritime,
Commercial et Politique.

(Extraits de la GAZETTE DU MIDI.)

MARSEILLE

IMPRIMERIE V° MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 68.

—
1865



ÉTUDE

SUR

LES OTAGES DE DURAZNO

Aux points de vue Économique, Maritime,
Commercial et Politique. (*)

(Extraits de la GAZETTE DU MIDI.)

I.

Tandis que l'Amérique du Nord tend à se pacifier, celle du Sud continue d'être troublée par des conflits auxquels il importerait de mettre un terme, dans l'intérêt du commerce général et de l'équilibre politique. On l'a vu hier, par la lettre de Rio-Janeiro que nous avons publiée, la guerre se poursuit plus ardente que jamais entre le Brésil et la république du Paraguay, soutenue

(*) *Les Otages de Durazno*, Souvenirs du Rio de la Plata pendant l'intervention anglo-française de 1845 à 1851, 4 vol. in 8°. — Chez Camoin, et chez Lebon, libraires, à Marseille. — A Paris, chez A. Faure, libraire, boulevard Saint-Martin, 43, et chez Herold, libraire, rue de Richelieu, 67.



par la Banda Orientale. Après la ville de Paysandu, Montévidéo a succombé, à son tour ; les nombreux Français et Italiens qui résident dans cette dernière ville, et dont les affaires sont compromises par les évènements, ne nous permettent pas de demeurer indifférens à la continuation des hostilités. D'autre part, nous voyons l'Espagne, à peine son différend avec le Pérou terminé, menacer le Chili, comme allié de la république Péruvienne, et lui demander compte de certains actes malveillans. Une médiation européenne aurait pu et pourrait encore, en arrêtant cette querelle, prévenir une lutte qui serait trop inégale pour que l'orgueil castillan eût à s'en féliciter. Naguère, les républiques du Sud, alarmées de leur faiblesse individuelle, ont tenté de s'unir dans une alliance défensive ; mais la conférence assemblée à cet effet n'a eu que des résultats très incomplets ; elle n'a pu arrêter les dures représailles de l'Espagne contre les îles Chinchas, et si jamais les Etats-Unis en venaient à une agression contre le Sud, l'insuffisance de cette ligue éclaterait bien plus tristement encore.

A tous les points de vue, on ne saurait donc trop éveiller l'attention et les sympathies de l'Europe, mais surtout de notre pays, pour l'œuvre de la reconstitution des races latines, pour la défense et la garantie de leur indépendance, et



s'il était vrai, comme le disait hier une feuille de Paris, que les Etats-Unis eux-mêmes fussent disposés à proposer, comme principe, l'arbitrage des puissances des deux mondes dans les différends susceptibles de troubler encore la marche de la civilisation, nous ne devrions pas, tout en nous réjouissant de cette heureuse perspective, cesser nos efforts pour intéresser l'opinion publique au sort de ces Etats en travail d'enfantement.

Peu de livres sont plus instructifs, à cet égard, que celui que nous signalions hier : *les Otages de Durazno*, par M. Benjamin Poucel, Ancien colon de l'Uruguay et fondateur de bergeries-modèles dans cette partie du Rio de la Plata, notre honorable compatriote s'était, depuis longtemps, fait connaître par son zèle à défendre les intérêts de ces belles contrées et des établissemens que les Européens pourraient y former. Les pétitions que, pendant la dictature de Rosas, il dut adresser aux Chambres françaises, pour réclamer leur protection, y furent l'objets de débats que le *Moniteur* a conservés ; M. Berryer, M. Billaut et d'autres notabilités parlementaires de l'époque, s'en rendirent plus d'une fois les intermédiaires et les interprètes ; M. Poucel fut aussi, à cette occasion, en rapport avec des personnages qui dé-

butaient alors et qui sont arrivés aujourd'hui aux premiers rangs, M. le comte Walewski et M. Drouyn de Lhuys notamment, purent apprécier la valeur et la loyauté de ses renseignemens sur le pays où il a résidé pendant trente années. Ce sont les fruits de cette longue expérience que l'auteur a déposés, d'abord dans une série d'articles édités par la *Revue de Marseille et de Provence*, puis dans le volume dont nous parlons et qui a paru dans notre ville, il y a quelques mois; œuvre sérieuse et vraiment attachante à laquelle les derniers événemens viennent donner aujourd'hui un mérite saisissant d'opportunité.

Pendant l'intervention anglo-française qui dura de 1845 à 1851, le général Oribe, prétendant à la présidence de la république de Montévidéo et protégé par le trop célèbre dictateur de Buénos-Ayres, voulut se venger de son impuissance sur des résidans français et anglais, qu'il enleva, au nombre de près de trois cents, pour les confiner dans la ville de Durazno comme otages. M. Poucel se trouvait parmi ces captifs et eut à subir, avec eux, les plus cruels traitemens. Le récit de cette captivité lui a fourni l'occasion de publier une sérieuse étude du caractère des peuples de la Plata. Il ne décrit pas seulement leurs mœurs et leurs habitudes; il nous donne

des biographies abrégées de leurs notabilités, orateurs, poètes, publicistes, historiens, parmi lesquels s'élève, par son mérite personnel autant que par ses fonctions, le jeune président de la république de Buénos-Ayres, le général Bartholomé Mitre.

Avant d'aborder ce côté intellectuel et moral de l'ouvrage qui, à notre avis, fera le mieux connaître les Platenos, citons d'abord un court extrait de la description matérielle des bords de la Plata :

« Cent quarante mille lieues de superficie sont tributaires sur divers affluens de ce grand fleuve, pour la part afferente à la confédération argentine, y compris le Paraguay et l'Uruguay, et renferment les terres les plus fertiles du globe. La prairie qui borde les rives droites du Rio de la Plata et du Parana, sur une largeur qui varie de cent à deux cents et même trois cents lieues, s'étend au sud et à l'ouest du Rio de la Plata, jusqu'au pied des Cordillères, en une plaine unie, préparée par la nature même pour être sillonnée par les voies ferrées, sans le secours de travaux d'art. Les rives gauches des Rios de la Plata, Uruguay, Parana et Paraguay qui, toutes, sont limitrophes, par le nord, avec l'empire du Brésil, comprennent, par ordre géographique, du sud au nord, la république de l'Uruguay

(Montévidéo), le grand delta mésopotamique connu sous le nom d'Entrerios, dont la province argentine de Corrientes forme la base, et enfin le Paraguay. Toutes ces rives fluviales, d'un développement de plusieurs milliers de lieues, en comprenant les deux bords de chaque cours d'eau, sont aisément abordables, et promettent à la navigation par la vapeur, qui y naît à peine, un accroissement successif dont celle du Mississipi pouvait seule donner une idée, alors que les Etats-Unis jouissaient de leur plus grande prospérité. »

C'est là que vit, sous le climat le plus salubre, une population de deux millions à peine, chiffre qui ne donne pas même quinze habitans par lieue carrée, tandis que la France en compte 4,700 par lieue, et la Belg.que 2,000 à 2,300.

« Ce n'est point à dire, ajoute l'auteur, que l'inintelligence ou la paresse y trouveraient la terre promise des fainéans qui iraient dans le but de démolir des montagnes de sucre, et de s'abreuver à des rivières de rhum... Non! la terre d'Amérique est jalouse de sa virginité; elle ne la livre qu'au travail rude, constant; mais, à cette condition de labeur et de peine, elle récompense largement par sa fécondité. Voilà le vrai. Du reste, elle se prête aussi libéralement aux humbles vœux du prolétaire qu'aux aspirations de la

science qui prépare les grandes entreprises; et de son sein inépuisable jailliront l'or et l'argent, sous le marteau du mineur, comme le blé qui naîtra du sillon de la charrue. »

Le terrain et ses ressources une fois bien décrits, M. Poncelet aborde l'histoire et les mœurs des habitans. Nous le suivrons, avec un redoublement d'intérêt, dans ces esquisses pleines de vie et de couleur.

II

Reprenons une fois encore, avec l'excellent ouvrage de notre compatriote, M. Benjamin Poucel (1), le chemin de l'Amérique du Sud. A la suite d'un guide si expérimenté, nous ne craignons pas de faire fausse route, et autant qu'un article de journal peut résumer un volume, nous recueillerons dans cette lecture bien des notions qui nous serviront à juger les événements accomplis ou ceux qui se préparent dans les deux Amériques.

M. Poucel s'en est tenu à l'étude des contrées et des populations de la confédération Argentine, sujet déjà très-vaste, puisqu'il embrasse tout le vaste cours du Rio de la Plata et de ses af-

(1) *Les Otages de Durazno*, un vol. in-8°.

fluens sur plusieurs milliers de lieues. Les observations de l'auteur sur la race espagnole des Platenos peuvent, d'ailleurs, s'appliquer à la majeure partie des Américains du Sud, nés de la même origine.

Pour apprécier sainement un peuple, il faut pénétrer jusqu'au foyer des familles. Là seulement l'observateur se rend compte de la force morale et de la nature intime d'un pays. C'est faute d'avoir bien connu le caractère espagnol et sa vigueur seulement assoupie, que Napoléon I^{er} s'engagea dans cette désastreuse guerre qu'il a si amèrement, mais trop tard déplorée sur son rocher de Sainte-Hélène. Et, en effet, l'Espagne de 1808 valait mieux que son gouvernement et ses lois. On pourrait aujourd'hui en dire tout autant des républiques de l'Amérique espagnole, où la démocratie la plus large a supplanté trop brusquement le système restrictif du régime colonial de l'Espagne. Au milieu de leurs discordes intestines, elles recèlent tous les germes d'une meilleure destinée, et le caractère de leurs habitans, impartialement étudié, proteste contre les injustes dédains de l'Amérique du Nord et de l'Europe même, tandis que les Etats-Unis ont des mœurs très-inférieures à leurs belles institutions. L'événement nous l'a bien prouvé : quatre ans d'affreuse guerre civile ont assez

révélé tous les vices qui se cachaient sous la brillante surface de liberté dont M. de Tocqueville fut ébloui ; après la *Démocratie en Amérique* qui ne nous avait fait voir que les grands côtés de la république modèle, les Mémoires de Miss Trollope et le roman trop historique de *l'Oncle Tom* se chargèrent de démasquer les côtés prosaïques de ce pays du laisser-faire et du laisser-aller, aussi bien que les passions effrayantes que soulevait la question de l'esclavage.

Moins puissantes et moins riches, les républiques espagnoles sont, à certains degrés, plus saines et plus neuves de caractère que les *yankees*. Si l'on n'y voit pas cet esprit aventureux d'entreprise qui a créé un si vaste commerce et une marine marchande rivale de celle des Anglais, on y trouve, en revanche, ces qualités primitives d'un peuple cultivateur, ou plutôt pasteur, sobre, robuste, agile, aussi apte à manier, au besoin, le fusil qu'à jeter le *lazo* sur ses troupeaux ; caractère à la fois ouvert et hospitalier, partout où les troubles civils n'exercent pas immédiatement leur mauvaise influence ; mais au demeurant *bonne nature*, selon le mot de M. Poucel, qui met la vérité au-dessus de tout ressentiment de sa captivité et de ses souffrances. Il dit plus encore : « l'Américain du Sud, ajoute-t-il, est généralement doué de perspicacité et d'une facilité d'élo-

cution vive, imagée et originale, comme les scènes grandioses de la nature de ces lieux. » De telles populations, on le voit, ne sont pas à dédaigner, et malgré l'apathie née d'une vie facile, surtout dans les contrées du littoral, il existe là comme dans l'intérieur une sève forte et vivace. Mais quand l'auteur passe du portrait de l'homme à celui de la femme, on reste, comme lui, à la fois saisi et attristé de voir les trésors d'intelligence, de grâce, d'amabilité, que l'américaine Platena tient de son origine andalouse et le défaut d'instruction qui laisse le plus souvent ces heureux dons sans culture. « La femme du Rio de la « Plata, » pour emprunter les expressions même de M. Poucel, « est une charmante création, « d'une expression pétillante d'esprit et de « gracieuseté sans emprunt..... Pour ce qui « est des qualités morales, elle est, dans toute « l'acception de l'analogie, un véritable dia- « mant recouvert de son enveloppe primitive. « Elle possède le sentiment du bon, le beau « élève son esprit jusqu'à l'enthousiasme. Il y a, « dans ses manières, un entrain qui plaît, mais « qui tromperait une présomption osée, et il « faut dire en passant que cette affabilité con- « fiante a déçu plus d'un fat d'outre-mer. « Elle est éminemment sociable et affable sans « effort, et l'on peut dire que la 'ournure de son

« esprit est aussi attrayante que moëlleuse est
 « la désinvolture de ses formes. Elle est, en gé-
 « néral, prodigue d'expression, parce qu'elle est
 « généreuse par caractère. La bienfaisance est
 « pour elle un acte naturel, et il se ressent un
 « peu de la prodigalité qui lui est propre. »

C'est avec la même générosité que les dames de Buénos-Ayres et de Montévidéo, après avoir cultivé de leurs mains les arbustes fleuris de leurs jardins, se font un plaisir de prodiguer à tous les visiteurs les bouquets qui sont leur plus aimable ouvrage ; tous les rapports de société sont empreints de ce caractère d'hospitalité franche et, pour ainsi dire, fraternelle que l'Espagnol, une fois sorti de sa gravité et de sa froideur première, qualifie d'un mot expressif : *la franqueza española*. Il y a, dans le livre de M. Poucel, dix pages de détails vraiment délicieux sur ces habitudes sociales des villes de la Plata, sur ces soirées si animées et si piquantes, qu'on nomme les *tertulias de cotorrear*, mot à mot les réunions à caqueter. (La *cotorra* est la perruche). La musique, à laquelle les Platenas sont admirablement prédisposées, contribue souvent au charme de ces belles nuits, terminées par une promenade de toute la réunion au bord du fleuve. Mais si au milieu de cette vie enjouée des filles de l'Andalousie, une circonstance grave, un

péril de la famille ou des amis vient mettre à l'épreuve l'énergie de leur caractère, il n'en faut pas davantage pour faire jaillir les actes de courage et de dévouement. « Alors, s'écrie l'auteur, l'Américaine est belle de force morale, et l'élan de son âme, s'il s'appuie sur l'amour de l'époux, de l'enfant ou du père, atteindra jusqu'au sublime, sans art, sans effort. Nous avons vu de ces exemples qui font croire à de célestes inspirations, et tout en admirant ces nobles femmes qui ne se doutent pas de l'héroïsme qu'elles possèdent, il a fallu gémir sur l'absence d'une éducation suffisante qui rendrait ces actes, sinon plus fréquens, sans doute moins nécessaires. En effet, un système d'éducation bien entendu préparerait une génération nouvelle à n'être plus si fréquemment exposée aux convulsions politiques, au milieu desquelles s'élèvent les grands périls qui donnent lieu à ces grands dévouemens. »

Nous rentrons ainsi dans la politique, d'où les détails de mœurs et de caractère avaient paru nous écarter ; mais comme nous le disions au début, c'est dans la famille qu'il faut étudier la nation ; c'est là que réside le secret de la force et de l'avenir des peuples.

Après avoir assez fait connaître l'aspect du Rio

de la Plata et la nature morale de ses habitans, il nous reste à résumer, par un dernier article, l'ensemble des vues de l'auteur, dans le remarquable ouvrage que les circonstances ont rendu si opportun.



III.

Chaque paquebot américain nous apporte des nouvelles de plus en plus importantes pour l'avenir de nos relations politiques et commerciales.

Tandis que dans l'Amérique du Nord les armées confédérées posent les armes et que s'ouvre la phase nouvelle qui doit décider si les Etats séparés seront gouvernés en pays libres, ou si la délivrance des noirs sera le prétexte de l'oppression des blancs, le Mexique s'alarme pour lui-même; Johnson refuse de se prononcer contre l'enrôlement de volontaires ou flibustiers de l'Union en faveur de Juarez. Près de là, un grand complot de nègres est découvert dans l'île espagnole de Cuba; l'isthme de Panama a sa révolution; le Pérou et le Chili frémissent encore sous les dures

conditions que l'Espagne leur a imposées : le Paraguay, reconstitué en dictature, reprend les hostilités contre le Brésil, et celui-ci soulève, par le blocus du Parana, une question de libre navigation fluviale qui affecte tous les Etats commerçans.

La Confédération argentine n'est encore qu'indirectement impliquée dans cette guerre si malheureusement suscitée entre races latines. A cette occasion, nous allons continuer et terminer l'étude que nous avons entreprise sur ces belles contrées, bases de l'équilibre politique et foyer des émigrations futures dans l'Amérique méridionale ; car, si le Mexique doit être le rempart contre les invasions des anglo-saxons, les anciennes colonies espagnoles dans l'autre moitié du continent sont, pour ainsi dire, le corps même de la place, le centre de défense de notre race.

Le livre de l'honorable M. Poncelet (*les Otagas de Durazno*) nous a décrit d'abord la topographie de ces contrées si vastes et si mal peuplées encore ; il a résumé, à grands traits, les richesses de ces terres vierges et les dons exceptionnels dont la Providence les a comblées : variété de climats depuis le cœur même de la zone torride jusqu'à la limite sud de la zone tempérée ; productions tropicales d'un côté, et de l'autre, récoltes et fruits similaires à ceux de

la France ; magnifiques rivières, toutes navigables, déversant les eaux des Cordillères et des chaînes du Nord dans le Rio de la Plata, et aboutissant par ce large fleuve à l'Océan ; réseau fluvial vraiment unique dans le monde : car ni le Saint-Laurent ni le Mississipi, ni l'Amazone, tout aussi riches d'affluens, n'en possèdent néanmoins qui soient, sur un aussi long trajet, propres à la navigation et qui puissent porter dans autant de directions intérieures les navires étrangers. Aucun de ces fleuves renommés n'a aussi le privilège exceptionnel de la Plata et de ses tributaires, nous voulons dire cet heureux parcours à travers deux zones différentes, qui permet d'unir les deux extrêmes des républiques espagnoles, par la voie de transport à la fois la plus économique et la plus prompte.

Nul auteur avant M. Poncelet n'avait encore fait ressortir, aux yeux du commerce français, ces vérités géographiques trop négligées : car l'Europe semble ne guère connaître de la Plata que le bruit lointain et monotone de ses guerres civiles. Ce n'était pas un faible mérite que de résumer en peu de pages, dans un savant lacanisme, les élémens physiques et les ressources matérielles de ces pays qui offrent un développement de 140,000 lieues carrées. Il existe divers autres ouvrages qu'il serait injuste d'oublier.

et auxquels M. Poucel rend plus de justice que personne. Parmi les plus modernes et les plus marquans on peut citer, par ordre de date : *La Confédération Argentine*, par M. le baron Du Graty, noble belge, qui a consacré les plus belles années de sa vie à étudier le pays et à publier ses propres observations sur ces contrées, alors qu'il les défendait par la plume et par l'épée ; *La Description géographique et statistique de la Confédération Argentine*, par le docteur V. Martin de Moussy, livre doublement utile aux deux points de vue de son titre, et dont notre très regrettable collaborateur M. Henri Abel avait fait un juste éloge ; *Le Rio de la Plata*, par M. Arcos, un gros volume de faits purement historique, écrit dans le sens de la démocratie ; enfin le grand ouvrage de M. Calvo, dont neuf volumes ont déjà paru, sans que l'auteur ait épuisé la fécondité de son sujet, et qui lui a valu la décoration de la Légion d'honneur.

Ces travaux si considérables, publiés dans ces dernières années, disent assez tout l'intérêt qu'excite le Rio de la Plata ; mais comme économie politique, rien ne parle plus haut que les chiffres de la statistique, et nous devons citer, dans ce sens, un travail du plus grand intérêt : c'est la statistique commerciale du Rio de la Plata, en ce qui concerne le port de Bué-

Ayres seulement. Cet excellent travail de M. Balcarce, l'ancien chargé d'affaires de la république de Buénos-Ayres à Paris, a été habilement commenté par l'auteur que nous venons de citer, M. Calvo, ex-ministre plénipotentiaire du Paraguay en France, qui a mis à profit les loisirs de la diplomatie, alors toute pacifique, de son gouvernement, pour éditer l'histoire la plus complète des relations mercantiles de la Plata, en s'appuyant sur les documens officiels de la France et de la Confédération argentine.

On vient de voir que ces derniers documens ont été réunis par un économiste distingué, M. Balcarce ; mais à M. Poucel restera l'honneur d'avoir initié le premier notre pays à l'étude non-seulement physique, mais morale de ces Etats.

On a pu voir, dans notre second article, une esquisse des mœurs des Platénois, et juger par-là de ce caractère national plein de sève et d'entrain, qui garde encore, en dépit des discordes intérieures, toute la force de sa primitive naïveté, et les qualités bien plus que les défauts de la jeunesse. L'auteur a complété cet aperçu par un tableau abrégé de la littérature et des sciences naissantes, qui ont déjà inspiré une élite d'écrivains dignes de trouver de l'écho en Europe. Comme l'Espagne, ses anciennes colonies ont des orateurs, des poètes, des savans, parlant noble-

ment et purement la langue de la mère-patrie, et les noms de deux généraux, Mitre, aujourd'hui président de la république de Buénos-Ayres, et Pacheco, ancien diplomate, suffiraient pour montrer comment l'on peut unir le goût des lettres à la connaissance des affaires. Mais notre auteur ne se borne pas à indiquer aux hommes d'étude en Europe leurs frères américains. Esprit pratique autant que judicieux observateur, il s'attache à faire ressortir, des œuvres même des écrivains platéens, les tendances que l'Europe doit favoriser, dans l'intérêt de ses rapports avec l'Amérique du Sud; car plus nous aiderons aux progrès de ces jeunes nations par nos sympathies, plus aussi nous fortifierons les idées de droit et de civilisation à l'abri desquelles les intérêts du commerce général devront se développer.

C'est après ces prémisses philosophiques du sujet que l'auteur aborde, sans effort et par une transition naturelle, le récit des épreuves et des malheurs des français qui furent, avec lui, les pionniers de notre civilisation dans la Plata. Par quelle inintelligence de leurs intérêts les plus évidens, les mêmes Platéens dont M. Poucel vient de dire les qualités natives et de parler avec tant de sympathie, se laissèrent-ils entraîner à ces haines aveugles, à ces hostilités cruelles contre nos compatriotes? On se le demande avec tristesse. en

lisant les lugubres pages qui justifient le titre des *Otages de Durazno*. M. Poucel répond en expliquant les causes d'un égarement passager. Il conduit rapidement le lecteur à travers les trois siècles de la domination espagnole, jusqu'au moment de l'émancipation américaine, et fait voir sans peine comment le despotisme de Rosas, exploitant la passion surexcitée de l'indépendance, réussit à abuser l'ignorance des *gauchos*, à dominer par la populace les hommes éclairés, et à repousser tout contact avec les nations civilisées, comme un attentat de lèse-patrie. On comprend, dès lors, comment tant de souffrances purent être infligées aux malheureux otages de Durazno, pour le seul crime d'être français. Mais deux sentimens tout chrétiens n'en dominent pas moins le récit: d'un côté, l'impartialité souvent touchante de l'écrivain pour ses propres bourreaux; de l'autre, un noble orgueil de souffrir pour la France et pour la civilisation.

Après ce long martyrologe, l'auteur raconte avec la même simplicité ses propres démarches pendant les quatre années qu'il a employées à réclamer justice en Europe, pour les otages. Là encore, il faut le suivre, de ministère en ministère à Paris (1847 à 1851), puis de Paris à Marseille, à Venise, à Londres. Partout il revendique, non sans succès, les droits de l'humanité, si

bien associés à ceux de la dignité du nom français et même à l'intérêt général du commerce. Ce chapitre a pour titre : *L'Épilogue*.

Enfin, l'auteur, débarrassé de l'étreinte gênante de faits qui lui sont personnels, se livre tout entier à la recherche d'une conclusion pratique et d'une utilité générale. Il ne voudrait pas que les tortures des otages, ses compagnons d'infortune, restassent stériles pour l'avenir des rapports de l'Europe avec l'Amérique ; il veut, au contraire, en faire le gage d'un meilleur avenir, non-seulement en empêchant le retour de pareils malheurs, mais encore en indiquant les voies les plus propres à porter le calme, la sécurité et le travail dans ces magnifiques contrées, si longtemps agitées par les idées démagogiques, si souvent bouleversées par des guerres sans but avouable, sans cause légitime.

Il serait difficile de donner à un bon livre un meilleur but.

Nous n'ajouterons qu'un dernier mot :

D'après la statistique de M. Balcarce, analysée par M. Calvo, le cabotage du port de Buénos-Ayres avec les divers ports fluviaux donne une moyenne de 6,000 tonnes par mois. En évaluant à un chiffre égal le mouvement de cabotage des autres ports de la Plata, de l'Uruguay et du Parana, ce qui reste évidemment au-dessous de la

réalité, et en doublant ces chiffres pour l'entrée et la sortie, on aurait un total d'au moins vingt-cinq mille tonnes par mois, ou soit trois cent mille par an. Or, si deux millions d'habitans disséminés sur 140 mille lieues (marines) carrées, c'est-à-dire moins de 15 habitans par lieue, donnent déjà un tel cabotage, quelle ne deviendra pas son importance lorsque un jour la lieue carrée de la Plata nourrira, comme actuellement celles de l'Europe, 1,500 à 2,000 habitans.

Voilà les proportions de l'activité sociale que ces belles contrées offrent à la légitime ambition des travailleurs, des capitalistes industriels ou commerçans de l'Europe.

Et cependant Marseille ne se meut point ! Le port du Havre accapare les catès du Brésil, et celui de Gènes s'empare des laines et surtout des peaux de bœuf de la Plata, dont Marseille a eu longtemps le monopole dans tout le midi de l'Europe !

Réveillons donc enfin cette torpeur qui laisserait échapper de nos mains les branches les plus précieuses du commerce. Étudions de plus en plus ces beaux et utiles problèmes, auxquels se rattachent le travail et la prospérité de notre vieille Europe.

L'auteur l'a dit avec autant de raison que de chaleur :

« Le jour où l'Europe aura compris que l'Amérique renferme dans ses solitudes la solution du paupérisme, père de ce hideux socialisme qui, de temps à autre, épouvante l'Europe en l'ébranlant, sera un grand jour pour l'humanité! Tout prolétaire de l'Europe pourra se transformer en un propriétaire dans l'Amérique; tout consommateur stérile en Europe deviendra producteur fécond en Amérique. Le bien, en se généralisant, sera un puissant agent de moralisation: la possession appellera la conservation, et les bénédictions de l'univers immortaliseront les initiateurs de cette bienheureuse transformation. »

E. ROUX.

Dans ses numéros des 2 et 3 juin, le même journal publiait la lettre suivante :

LE BRÉSIL DANS LE RIO DE LA PLATA

A Monsieur le Rédacteur en Chef de la
GAZETTE DU MIDI.

Monsieur,

Dans votre N° 9914 et sous ce titre : « *L'Angleterre dans l'Amérique du Sud* », vous avez traité l'une des questions d'intérêt général qui affectent le plus la France maritime et commerciale. Quand on a vécu, comme moi, trente-six ans hors de son pays, et qu'on ne connaît de la

France que sa grandeur, sa dignité et sa gloire, on est heureux de voir la presse étudier sérieusement, et prendre en main l'intérêt pur de la France à l'étranger. Si la presse savait tout le bien qu'elle pourrait faire au pays, en s'attachant à l'étude économique et commerciale des questions étrangères qui touchent à l'intérêt français, sa mission serait belle et elle-même gagnerait en influence tout ce qu'elle ferait gagner à la France en prospérité.

Vous avez heureusement saisi ce beau côté de la mission des journaux, Monsieur, dans la question aussi importante que peu connue des rapports de l'Europe avec le Rio de la Plata, et je me permets de vous en féliciter dans l'intérêt de ces belles contrées. C'est dans le même intérêt que je vous demande une place, dans les colonnes de votre estimable journal, pour expliquer, d'après ma conscience et mon expérience des affaires de la Plata, les graves et sombres événements dont ces pays sont actuellement le théâtre. Je ne pense pas, en effet, qu'entre toutes les nombreuses phases critiques qui ont accompagné l'enfantement de ces jeunes nationalités, une seule ait présenté un aspect aussi décisif que celle-ci pour fonder la prépondérance politique soit du Brésil, soit de Buenos-Ayres, sur les rives du grand fleuve et de ses affluens.

Puissent les détails qui suivent, vous engager à étudier cette question, comme vous avez étudié la précédente, et à en suivre les développemens, que chaque paquebot vous apportera, avec tout l'intérêt que commande l'importance des événements, au point de vue de la juste influence que la France doit obtenir dans l'Amérique du Sud.

Dans cet espoir, j'ai l'honneur d'être, etc.

BENJAMIN POUCEL.

Les nouvelles qui ont annoncé la capitulation de Montevideo devant l'armée et la flotte du Brésil étaient grosses de préparatifs belliqueux pour l'invasion du Paraguay.

En envahissant le territoire de Montevideo, le Brésil suit une politique séculaire. Cette politique est née avec la conquête même de l'Amérique du Sud, par les Espagnols et les Portugais, qui se sont perpétuellement disputé le magnifique estuaire de la Plata.

En tournant ses armes contre le Paraguay, le Brésil n'a pas d'autre but que la conservation de ses provinces de l'extrême sud-ouest, dont les produits n'ont d'issue que par le Rio de la Plata.

Ces deux vérités, développées à un point de

vue général, feraient bientôt comprendre l'immense intérêt que renferme cette guerre pour le commerce de l'Europe.

C'est en vain qu'on voudrait représenter le Paraguay comme la Chine de l'Amérique, ainsi qu'il l'était durant la dictature de Francia, jusqu'en 1843. Le Paraguay d'aujourd'hui n'a d'autre tort que d'être plus fort et plus sage que toutes les républiques qui l'entourent, et d'être le seul Etat central dont le Brésil ait à redouter le voisinage, à cause des tendances de sa riche province de Matto-Grosso à s'annexer au Paraguay, pour jouir, comme lui, de la navigation fluviale jusqu'à l'embouchure de la Plata.

Voilà tout d'abord le mot de l'énigme. Ce mot est tellement important pour le Brésil, qu'il deviendrait pour cet empire une question d'être ou ne plus être; car du moment où l'annexion de Matto-Grosso au Paraguay entraînerait celle de Rio-Grande à Montevideo, le Brésil se verrait condamné aux seuls tributs de la zone torride et privé de tous les produits de la zone tempérée, notamment des céréales.

C'est donc une question de faim qui pousse le Brésil à s'éloigner du soleil, qui lui donne le sucre, le café, la canelle, etc.. de même que la faim a poussé, de tout temps, les races du Nord à se rapprocher de la chaleur dans l'ancien con-

tinent. Cette antithèse des temps passés de l'Europe, avec le temps présent dans l'Amérique du Sud, est tout un intérêt social de premier ordre pour l'Europe; car si le Brésil a besoin de fuir le soleil, l'Europe ne saurait voir avec indifférence la moitié de la zone tempérée de l'Amérique du Sud confisquée au profit des Brésiliens. Cette confiscation a été commencée par la souveraine influence qu'exerce cet empire sur Montevideo, qui n'a plus qu'une autonomie nominale, depuis la prise de cette ville par le général Flores, protégé par le Brésil, et elle s'accomplirait de même au Paraguay si le Brésil pouvait en avoir raison aussi facilement que de Montevideo, dont il a exploité les dissensions intestines.

Heureusement qu'il n'en sera point ainsi, attendu que le Paraguay, vierge encore de toutes factions, de toute guerre civile, est la section du Sud-Amérique la plus peuplée, la plus compacte, la plus homogène. Sa force militaire consiste en une armée active et disciplinée, de quarante mille hommes, et une armée passive de vingt mille hommes.

Pour que le Brésil présentât sur les rives du Paraguay une force armée capable de vaincre, en rase campagne, la résistance qu'il y rencontrera, il lui faudrait dégarnir toutes les provinces de son vaste empire et en laisser la sécurité inté-

rieure à la merci du parti turbulent de la démocratie, qui travaille incessamment à le disloquer. Aussi le Brésil compte-t-il, surtout, sur la supériorité de sa marine, pour bloquer hermétiquement le Paraguay, dans sa magnifique canalisation fluviale, et neutraliser ainsi sa force militaire, en se bornant à dévaster le littoral. Le temps dira si ce plan, qui est le seul possible, aura suffi à l'ambition du Brésil.

En attendant, il y a pour l'Europe un intérêt urgent et immédiat, maritime autant que commercial, à ne pas laisser perdre, par indifférence, la libre navigation du Rio de la Plata et de ses affluents, qui a coûté quarante années de tiraillemens diplomatiques à la France ; car, le jour où le Brésil parviendrait à dominer au Paraguay, comme il commande dans les Amazones, le commerce étranger serait en butte à toutes les avanies calculées pour l'éloigner de la navigation fluviale dans l'Uruguay, le Parana et surtout dans le Paraguay.

Telle est la logique des faits. Dans ce but, le Brésil se verrait pleinement secondé par la politique de Buenos-Ayres, qui malheureusement se croit intéressée à reprendre sur le Paraguay les droits qu'elle croit, à tort, avoir hérités de l'ex-vice royauté espagnole. Mais en cela, Buenos-Ayres de 1865 ne ferait que suivre les erre-

mens funestes du dictateur Rosas, de 1830 à 1852.

Cet enseignement historique et contemporain ne doit point être perdu pour les gouvernemens de l'Europe ; car, seul, il suffit à expliquer le système de la neutralité anodine qu'affecte de garder le gouvernement de Buenos-Ayres, entre le Paraguay et le Brésil.

Pour comprendre ce semblant de neutralité, il faut savoir que si la guerre du Paraguay est tout une question de subsistance pour le Brésil, elle est, pour le gouvernement de Buenos-Ayres, tout une question de suprématie. Le Brésil aspire aux céréales que lui fournira la zone tempérée, le jour où il dominera au Paraguay comme il domine à Montevideo, parce qu'alors il aura virtuellement obtenu, pour frontière, le Rio de la Plata, objet de ses convoitises séculaires. D'autre part, Buenos-Ayres qui a subi, à son corps défendant, la libre navigation des rivières en 1853, avait protesté en 1843, dès la mort de Francia, contre le renouvellement de l'indépendance du Paraguay, indépendance dont ce pays jouissait depuis 1810, de fait, et du même droit que s'arrogèrent les autres fractions des colonies espagnoles. Mais l'indépendance du Paraguay est, au fond, l'anéantissement radical des derniers vestiges du système colonial pour Buenos-Ayres;

car, de quel droit cette opulente cité refuserait-elle aux provinces argentines la libre navigation du Parana et du Paraguay, sur les rives droites, alors que, sur les rives gauches, le Paraguay en jouirait, ainsi que les provinces de Corrientes et d'Entre-Rios ? Or, la libre navigation pour les provinces argentines signifie indépendance pour elles comme pour le Paraguay ; donc il faut empêcher le Paraguay d'être indépendant, afin de maintenir les provinces argentines des rives droites sous la dépendance de Buenos-Ayres.

C'était là le système de Rosas, et, dans ce sens, le dilemme est inévitable et fatal : c'est pourquoi, pendant sept ans, après avoir chassé Rosas, Buenos-Ayres a lutté contre la confédération argentine, et la paix même de 1860 a été bientôt suivie d'hostilités nouvelles, qui ont amené la dissolution, en fait, de la confédération, reconstituée nominalelement sous l'autonomie omnipotente de Buenos-Ayres.

Telle qu'elle existe aujourd'hui, c'est donc la fédération sous l'unité, par le président Mitre, comme c'était l'unité sous la fédération, par le gouverneur Rosas.

Par une fausse intelligence de ses intérêts réels, Buenos-Ayres semble condamnée, depuis son indépendance, à voiler sa domination dans les provinces, pour conserver sa suprématie. Et

cependant pour ceux qui connaissent à fond ces pays, il est certain que Buenos-Ayres n'arrivera à la splendeur des destinées qui lui sont réservées, qu'à partir du jour où, renonçant à une suprématie éphémère dans les provinces du Nord et de l'Ouest, elle aura formé sur son propre rivage, des bassins et des docks, qui en feront l'entrepôt obligé de la navigation fluviale. Tout est là ! Ce jour venu, plus les provinces intérieures auront ouvert de ports sur les rives du Parana et du Paraguay, et plus la prospérité de Buenos-Ayres s'affermira sur les bases d'une large liberté commerciale.

Pensée généreuse et utile, à laquelle ne s'est élevé encore aucun des partis belligérans dans le Rio de la Plata, et qui serait digne de l'intelligence et des talens du président Mitre ; car elle ferait de Buenos-Ayres la métropole de 440 mille lieues arrosées par les affluens du Rio de la Plata, en donnant à ces vastes et belles contrées un lieu de dépôt facile et commode pour leurs produits agricoles qui viendraient, presque sans frais, s'y échanger contre les produits manufacturés de l'Europe.

Nous avons exposé les idées pratiques que suggère une étude sérieuse des lieux et des faits de la Plata ; mais il appartient surtout aux Chambres de Commerce de se livrer à cette étude, afin

que leur concours éclairé puisse appeler l'attention des gouvernemens sur ces questions lointaines.

Si le canal de Suez a pu émouvoir l'Europe entière, c'est parce qu'il est le trait-d'union entre elle et l'Asie. Eh bien ! les affaires de la Plata sont aussi le trait-d'union entre l'Europe et l'Amérique du Sud. Or, l'Europe, surtout la France, a plus à gagner, commercialement parlant, dans les sept cent mille lieues carrées de l'Amérique du Sud, encore infiniment peu peuplée, que dans tout l'extrême Orient où les mœurs et les idées d'une immense population mongolique repoussent les bienfaits de notre civilisation.

En posant au Rio de la Plata l'union morale et commerciale de l'Amérique du Sud avec l'Europe, au lieu de la placer à Panama, nous ne croyons pas émettre une assertion paradoxale. Nous basons notre opinion sur les lois de la géographie, et ces lois veulent que l'émigrant préfère les zones tempérées à la zone torride ou à la zone glaciale. Or, avec l'émigration marche le commerce, en attendant que l'industrie la suive. Voilà la raison de notre choix. Les territoires tributaires du Rio de la Plata occupent toute la zone tempérée au Sud de l'équateur, sur une profondeur inégale qui varie de cent jusqu'à trois cent lieues, de

l'Est à l'Ouest. Ils forment, au point de vue géographique, l'un des joyaux du globe, tant pour la salubrité du climat que pour la richesse des produits naturels. Il serait donc très heureux pour ces belles contrées, mais surtout très utile pour l'Europe, de voir le Rio de la Plata entrer enfin dans la voie normale d'économie politique que commande sa géographie, cette puissance intime et profonde qui détruit tout ce qui a été fait en dehors de ses lois, qui sont celles du créateur.

Cette activité une fois imprimée au mouvement commercial de la Plata, qu'importerait à Buenos-Ayres que chacune des provinces du littoral eût un ou plusieurs ports de débarquement ? Plus celles-ci en ouvriraient, et plus ses ports recevraient facilement les produits des provinces intérieures, et chacun d'eux fournirait un nouvel élément au commerce étranger dont les navires ne dépasseraient jamais les bassins et les docks de Buenos-Ayres, étant sûrs d'y trouver à transborder leurs chargemens d'entrée sur les allèges remorquables, et aussi de recevoir de ces mêmes allèges leurs chargemens de retour pour l'Europe. C'est ce qui se passe dans les Etats-Unis.

Le jour où cette politique sage et généreuse, autant que profitable, aura prévalu à Buenos-

Ayres, les provinces de l'intérieur délivrées de la suprématie administrative de l'ancienne capitale des vice-rois, n'auront plus rien à redouter pour l'ordre intérieur qui s'affermira de toute la prospérité commerciale. Alors ces provinces, au lieu de repousser ce qu'elles appellent le joug de Buenos-Ayres, ne verront plus dans cette belle cité que leur métropole commerciale, comme New-York est celle des Etats du Nord, et la Nouvelle-Orléans celle des Etats du Sud, sans que jamais ces dernières villes aient prétendu influencer les Etats riverains, dans leur administration particulière.

Pourquoi donc Buenos-Ayres n'imiterait-elle pas la sagesse de New-York et de la Nouvelle-Orléans ? La prospérité de ces grands centres commerciaux, avant la guerre civile, ne dit-elle pas combien Buenos-Ayres aurait à gagner dans la même voie ? Et l'immense destruction de ces quatre dernières années qui a épouvanté le monde, est-elle donc pire que celle qui afflige l'Amérique du Sud, depuis cinquante ans que dure une guerre civile devenue, pour ainsi dire, endémique ? Nous ne le pensons pas. Cependant les Etats-Unis ont pu suffire à cette horrible consommation d'or et de sang, parce que depuis quatre-vingts ans ils avaient obtenu par le travail et par la paix, une prospérité sans exemple dans l'histoire de la formation des peuples.

Que le souvenir de ces grandes ruines du Nord ne soit pas perdu pour le Sud de l'Amérique.

A Buenos-Ayres il appartient de prendre l'initiative de l'ordre à introduire, enfin, dans les gouvernemens de l'Amérique du Sud, et d'y porter un grand mouvement commercial dont chaque province profitera pour l'exploitation de sa richesse territoriale ; mais aucune d'elles n'en retirera, assurément, des avantages comparables à ceux qui en reviendront à Buenos-Ayres.

Pour faire comprendre l'étendue de ces résultats, il suffit de quelques chiffres comparatifs, pris dans la statistique officielle du port de Buenos-Ayres et mis en regard de la statistique du port de Marseille. Les chiffres ont une vertu vierge.

Le port de Marseille a eu, en 1864, un mouvement d'entrée et sortie de 3,099,313 tonnes, et sa population étant de 260,910 habitans, il en est résulté une application d'environ douze tonnes par tête.

Le port de Buenos-Ayres, en 1863, a eu un mouvement d'entrée et sortie de 385,878 tonnes, ce qui représente environ trois seizièmes de tonne par tête, en égard à la population évaluée en bloc à deux millions d'habitans, autant qu'il est possible de l'affirmer, pour toutes les provinces argentines, dont Buenos-Ayres représente à peu

près tout le mouvement commercial pour l'étranger.

De cette comparaison il résulte que le commerce de Buenos-Ayres est à celui de Marseille comme 3 est à 192 !

Et cependant, Marseille s'inquiète-t-elle des autres ports de la Méditerranée dont on l'appelle la Reine ? S'inquiète-t-elle des canaux, des chemins et autres voies de communication que se donnent les provinces de l'intérieur pour se rapprocher de son port ?

Eh bien ! alors que les Etats de la Plata ont été dotés par la nature d'une canalisation sans pareille dans le globe, Buenos-Ayres ne devrait-elle pas bénir ce grand bienfait qui rend son port l'entrepôt obligé du commerce des rivières ?

Le système de la restriction a été fatal au régime colonial de l'Espagne ; il a été fatal à la dictature du général Rosas, son représentant le plus puissant depuis l'indépendance des colonies espagnoles, et toutes les tentatives que ferait encore Buenos-Ayres pour dominer les provinces par la force, ne seraient toujours qu'une pâle et vaine imitation du régime colonial de l'Espagne, dont le règne a fini pour ne plus revivre jamais !

Il est donc évident, par l'histoire même de ces pays, que l'oppression, à tous les degrés, a été la

cause première de leurs souffrances, et qu'ils ne trouveront la voie d'une prospérité durable que dans les bienfaits de la liberté, rendue à l'administration intérieure des provinces voisines.

De toutes ces considérations ressort une conclusion pratique pour les événements si graves, si malheureux qui se passent dans le Rio de la Plata.

Cette guerre commencée sans équité (*et c'est ici que les intérêts de l'Europe se trouvent lésés sous tous les rapports maritimes et commerciaux*), cette guerre ne peut finir que par un dilemme fatal : nouvelle lutte entre le Brésil et Buenos-Ayres, si le Brésil pouvait conquérir le Paraguay ; ou bien lutte entre Buenos-Ayres et le Paraguay, si celui-ci repousse l'attaque du Brésil.

En effet, dans la première hypothèse, le Brésil ne voudrait pas plus abdiquer la suprématie maritime, dans les eaux de la Plata à lui acquise par la conquête du Paraguay, que Buenos-Ayres ne pourrait la subir ; et, dans la seconde hypothèse, Buenos-Ayres lutterait à outrance pour la conservation de ses deux provinces de Corrientes et d'Entre-Rios, sur la rive gauche, qui la rendent maîtresse des embouchures du Parana. Comment douter que le Paraguay, débarrassé du Brésil, cherchât à s'unir avec Corrientes et l'Entre-Rios

pour former, avec Montevideo un seul Etat maître des rives gauches, ce qui établirait une sorte de balancier politique entre le Brésil et Buenos-Ayres. Cette union des rives gauches de la Plata et du Parana est une puissance géographique qui ira se dessinant mieux de jour en jour; la communauté d'intérêt a déjà éclaté lorsqu'à la vue d'une invasion du territoire montevideen par l'armée brésilienne, le Paraguay a protesté précisément au nom de *l'équilibre des Etats de la Plata*.

Ainsi, quelle que soit l'issue du problème posé par la guerre actuelle du Brésil contre le Paraguay, Buenos-Ayres ne saurait en obtenir qu'un seul et terrible résultat : la guerre !

Envisagée au point de vue américain, cette guerre nouvelle perdrait, il est vrai, le caractère des misérables luttes civiles, nées depuis un demi siècle, pour prendre les proportions d'une guerre de nationalités; mais, au point de vue de l'intérêt européen, commercial et maritime, on se demande si la guerre civile, changée en guerre nationale, ne serait pas également funeste à ces deux intérêts de l'Europe. Poser cette question, c'est la résoudre.

La solution qui satisferait à la fois tous les intérêts n'est plus à trouver; elle est écrite dans les traités. La navigation intérieure des affluens

de la Plata est un fait acquis aux pavillons de toutes les nations, en vertu du traité de 1853. C'est aujourd'hui le droit de tous.

En donnant à ce sujet des idées qui sont le fruit de longues années d'observation et d'étude, sans égard aux aspirations des partis qui se divisent en autant de fractions qu'il apparaît d'individualités habiles ou puissantes au Rio de la Plata, nous ne consultons que le bien de tous, Américains et étrangers, et nous dirons sommairement :

1^o Qu'un congrès soit formé pour la pacification non-seulement du Rio de la Plata, mais pour toutes les questions américaines; qu'il soit composé des représentans de tous les gouvernemens des deux Amériques et de tous ceux de l'Europe. Plus il sera solennel, et plus il fera comprendre aux amis de l'humanité l'inanité de la maxime Monroë. Plus il sera nombreux, plus il offrira de sûres garanties aux Etats faibles contre les forts.

2^o Que, pour la question qui nous occupe au Rio de la Plata, le Brésil obtienne des grandes puissances maritimes la sécurité d'une libre et franche navigation dans le haut Paraguay et dans le haut Parana; car, dès lors, sa guerre contre le Paraguay restera sans objet.

3^o Que Buenos-Ayres, une fois ses docks bâtis et

ses bassins creusés le long de son rivage, les ouvre aux conditions les plus modérées ; que toute sa politique (et qu'elle n'en ait jamais d'autre) consiste à faciliter l'action mercantile et maritime dans le Rio de la Plata ; et ensuite qu'elle laisse faire le temps et l'initiative des provinces, comme elle a dû subir celle de Montevideo et du Paraguay qui , cependant , ont décuplé son propre mouvement fluvial. On ne commande pas aux conditions de la topographie , et celle de Buenos-Ayres lui assure la prééminence dans les rivières.

BENJAMIN POUCEL.

Les évènements sont bientôt venus confirmer les prévisions exprimées dans la lettre de M. Benjamin Poucel. A peine achevions-nous de publier cette lettre, que des dépêches d'Amérique annonçaient la rupture du Paraguay avec Buenos-Ayres, et la coalition de cette république, ainsi que de l'Uruguay, avec l'empire du Brésil. Ces dépêches sont ainsi conçues :

« Rio-Janeiro, 10 mai.

« Le général Lopez, président et dictateur du Paraguay, a fait saisir, *sans déclaration de guerre*, dans le port de l'Assomption, le vapeur argentin *Salto*. Son escadre s'est emparée de deux vapeurs de guerre qui se trouvaient dans le port de Corrientes. La ville de Corrientes a été occupée, sans résistance, par 7,000 Paraguayens.

« Un envoyé du président Mitre part pour Londres, dans le but d'y contracter un emprunt. »

Il s'agit évidemment, pour Buenos-Ayres, de pourvoir aux frais de la guerre contre le Paraguay et d'écraser ce petit Etat sous les forces combinées de ses trois ennemis.

En effet, une seconde dépêche, expédiée de

Lisbonne, à l'arrivée du packet anglais de Rio-Janeiro, porte ce qui suit :

« Après la saisie du vapeur argentin *Salto* et l'occupation de Corrientes, Urquiza et Cacerès envoient vingt mille hommes contre le Paraguay. Un traité d'alliance a été signé entre le Brésil, l'Uruguay et la Confédération argentine. »

Nous ne pouvons encore expliquer l'initiative que, d'après ces dépêches, le Paraguay aurait prise contre Buenos-Ayres. Les Brésiliens, de qui émanent ces versions, sont intéressés à représenter la rupture comme un coup de tête de Lopez. Mais d'autres avis affirment, contrairement à ces dépêches, que la prise du vapeur *Salto* n'a été que l'effet naturel de la déclaration de guerre du Paraguay contre Buenos-Ayres, en réponse au refus du général Mitre de laisser passer l'armée du Paraguay sur le territoire de Corrientes, déclaration qui avait précédé la prise du vapeur, lors de l'occupation de Corrientes, mais qui n'avait point été publiée à Buenos-Ayres. Quant aux prétendus vingt mille hommes envoyés par Urquiza et Cacerès contre le Paraguay, rien n'est plus problématique que cette dépêche de Lisbonne, surtout comme chiffre. Si Urquiza avait pu mobiliser instantanément une

pareille force, il en résulterait qu'il disposerait, dans sa seule province, d'une armée aussi considérable que celle que le général Mitre a demandée à la nation toute entière, c'est-à-dire aux quatorze provinces argentines.

Quoi qu'il en soit, la triple alliance a pour objet avoué d'écraser le Paraguay.

Que fallait-il qu'il fit contre trois?...

L'Europe répondra-t-elle encore : *qu'il mourût*, comme elle l'a fait pour la Pologne, ou bien, se souvenant de ses intérêts engagés dans la question de la libre navigation des fleuves du Sud, voudra-t-elle enfin proposer une médiation qui épargnerait une grande effusion de sang et remettrait ces divers Etats dans la voie d'une entente commerciale?

E. ROUX.

Nous recevons, à l'instant, cette autre dépêche de Paris :

« Rio-Janeiro, 10 mai.

« La flotte brésilienne s'est dirigée vers Corrientes.

« La guerre entre le Paraguay et Buenos-Ayres n'est pas encore déclarée, mais on peut la considérer comme certaine. »



Marseille. — Imp. V. Marius OLIVE, rue Paradis, 68.